

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 14 (1906)
Heft: 1

Artikel: La romance du pauvre Jacques
Autor: Reichlen, Fr.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-14598>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA ROMANCE DU PAUVRE JACQUES

A maintes reprises, assure-t-on, la pauvre reine Marie-Antoinette dut certainement entendre depuis la prison du Temple, l'air de la romance du *Pauvre Jacques*, qui lui était connu et devait lui rappeler le souvenir des jours heureux. Cet air devint, dans les mauvais jours, comme un ralliement pour les royalistes. Il avait été pendant longtemps en vogue à Paris; tout le monde l'avait chanté !

Or, cette romance est née par un hasard, qui est un bon petit dieu, dit-on, et l'héroïne pour nous exprimer ainsi, est une jeune Fribourgeoise installée comme laitière à la ferme de Montreuil, à Versailles. L'histoire en est bien simple : c'est une petite idylle rustique, comme Salomon Gesner aimait à les écrire, laquelle se déroulait dans un décor près du parc de Versailles.

Lorsqu'en 1776, on replanta les jardins du parc du Petit Trianon, on construisit tout près un hameau qui fut appelé la petite Suisse. On y mit un chalet, une laiterie, et pour animer le paysage, on fit venir de Suisse des vaches et une jolie laitière. Mais bientôt la jeune Suissesse fut atteinte d'une mélancolie, d'une nostalgie telle que sa santé s'altéra et que l'on craignit pour sa vie.

Bientôt on sut, qu'en outre de son pays, elle regrettait son fiancé, dont le nom à chaque instant s'échappait de ses lèvres. « Pauvre Jacques » disait-elle sans cesse.

La reine, qui était bonne et compatissante, fit venir Jacques, on maria les amoureux et la jeune femme revint à la santé.

Mais l'histoire était touchante dans sa naïveté toute champêtre et la marquise de Travenet, une des suivantes de la pauvre Marie-Antoinette, composa une romance, d'une poésie bien simple, pour laquelle elle improvisa un air délicieux, digne de Grétry.

Paroles et musique eurent un succès énorme, et à Versailles aussi bien qu'à Paris, tout le monde les chanta.

Voilà, en quelques mots, l'histoire de notre romance dont les paroles sont demeurées plus ou moins oubliées aujourd'hui, mais dont l'air est toujours resté populaire. Voici le texte conforme :

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère ;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.

Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère ;
T'en souvient-il ? Tous les jours étaient beaux.
Qui me rendra ce temps prospère ?

Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir sa lumière,
Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière.

Voilà la version la plus courante sur la romance du Pauvre Jacques. Cependant, il en existe une autre qui change les rôles ; elle est la plus sincère ; elle est racontée par J.-A. Leroy.

« Une touchante et poétique histoire, écrit-il, se rattache à la maison de Montreuil, à Versailles, donnée par Louis XVI à sa sœur, Madame Elisabeth. Elle en parlait souvent dans ses lettres, lorsque les événements ne lui permirent plus d'y aller. « Elle avait fait venir de la Suisse plusieurs vaches,

écrit Madame de Bombelles, et désirant avoir un jeune pâtre de Fribourg, elle avait chargé Madame de Raigecourt de prier Madame de Diesbach de lui procurer un bon sujet, dont la fidélité surtout fût à toute épreuve, car elle était avare de son lait, parce que le premier emploi qu'elle en faisait était de le distribuer aux pauvres enfants, et l'idée que ces infortunés ne manqueraient pas de la nourriture qui leur était propre, lui faisait trouver délicieux le superflu qui restait. »

Le bon Jacques, c'était le nom du vacher suisse, fidèle observateur des intentions de sa maîtresse et touché de sa bienfaisance, mettait le plus grand zèle à suivre ses ordres et me disait souvent : « Ah ! Madame, quelle bonne princesse ! Non, la Suisse entière ne contient rien d'aussi parfait. »

La fidélité et la franchise de ce jeune homme avaient si fort intéressé Madame Elisabeth, qu'elle désira savoir par Madame de Diesbach si le bon Suisse était content près d'elle, s'il ne regrettait pas sa patrie. « Tâchez de savoir ce qu'il regrette ; pourvu que ce ne soit, pas ses montagnes ; nous ne pourrions les lui donner. »

Or, Jacques, au milieu de sa nouvelle fortune, nourrissait un regret au fond de son cœur ; ce n'était pas précisément le mal du pays ; c'était un amour plus tendre. Il aimait une jeune fille nommée Marie, et le jour de ses fiançailles était déjà fixé quand il quitta la Suisse pour se rendre dans la ferme de Montreuil. Jacques regrettait Marie, et Marie regrettait Jacques ; c'était une tendresse réciproque. Mais Marie craignait surtout que l'absence n'effaçât son souvenir. Madame Elisabeth, une fois qu'elle eût appris ces détails de Madame de Diesbach, femme d'un officier suisse, qu'elle avait chargée d'interroger, le mal fut vite réparé. On écrivit à Marie de venir épouser Jacques, avec promesse de la nommer du titre de laitière de Montreuil, à Versailles.

Madame Elisabeth, au lieu d'un heureux en fit deux, car Marie ne tarda pas à arriver.

C'est le 26 mai 1789 qu'eut lieu le mariage de Jacques et de Marie. On lit dans le registre de la paroisse de St-Symphorien, où ils reçurent la bénédiction nuptiale, que l'époux se nommait Jacques Bosson et l'épouse Marie-Françoise Magnin, tous deux natifs de Bulle, canton de Fribourg, en Suisse.

Madame de Travanet composa, à cette occasion, les paroles et la musique de la romance intitulée: *Pauvre Jacques*. L'air, les paroles et l'anecdote coururent bientôt la ville, on s'attendrissait au récit de cette églogue, transportée des montagnes de la Suisse dans le parc de Montreuil.

Les heureux époux conservèrent à Madame Elisabeth un attachement touchant, surtout lorsque les mauvais jours arrivèrent, ajoute Madame de Bombelles, dans une de ses notes de 1795. La femme fut même incarcérée, Jacques trouva moyen de fuir et de revenir en France pour sauver sa femme, peut-être de la mort. Son courage fut couronné de succès ; il obtint son élargissement et la ramena au pays, où les époux Bosson ne cessèrent de pleurer leur protectrice.

A leur retour de Versailles, ils vinrent s'établir à La Léchère, ferme située à quelques minutes de Bulle. Ils eurent une fille unique devenue la mère du poète Nicolas Glasson, d'Eugène Glasson, ancien syndic et de Mlle Félicie Glasson.

Les époux Bosson vécurent de longues et heureuses années dans la paisible campagne de La Léchère. Mais vint le moment de la séparation : Marie mourut la première, le 5 janvier 1835, et Jacques alla bientôt la rejoindre dans un monde meilleur, le 2 septembre 1836.

Sur la tombe, ornée d'une plaque de marbre, la famille Glasson fit graver l'inscription suivante :

†

ICI REPOSENT

LE PAUVRE JACQUES

DE MADAME ELISABETH DE FRANCE

DÉCÉDÉ EN 1836

ET

MARIE-FRANÇOISE BOSSON NÉE MAGNIN

SON ÉPOUSE

DÉCÉDÉE EN 1835.

Pie Jesu Domine, dona eis requiem.

Le pauvre Jacques et son épouse reposaient de leur dernier sommeil dans le cimetière de Bulle lorsque la revue *La Lecture pour tous*, de l'année 1843, inventa une troisième version en transformant les époux Bosson, Fribourgeois, en Valaisans, du village d'Albinen. Si nous en parlons, c'est à titre de curiosité.

Dans un cercle de baigneurs de Louèche, une dame chanta d'une voix fort agréable la romance du *Pauvre Jacques*, qui fit impression. La romance terminée, un officier du régiment de Courten s'empressa de déclarer qu'il avait été chargé précisément de procurer le petit troupeau de vaches, six en tout, et la jeune laitière désirées par Madame Elisabeth et qu'il trouva bientôt le tout à Sierre. Une dame de la suite de la princesse, Madame T., vint un jour se promener et rêver sous les saules de la grande pièce d'eau de Montreuil. Elle fut surprise de rencontrer une petite bergère attristée, dont les yeux mouillés par les larmes indiquaient un profond chagrin. Madame T. connut bientôt la cause de cette expansion de larmes de la bergère : elle était

éloignée de son prétendant, dont les parents sont en dispute au sujet d'une limite de terrain. Du colloque, Madame de T. ne perdit pas un mot et bientôt la romance du pauvre Jacques était composée et puis chantée par notre Valaisanne de sa voix la plus tendre, cela va sans dire. Un jour, Madame Elisabeth la surprit chantant la romance. Elle fut bientôt au courant de ce qu'elle signifiait.

Comme elle avait besoin d'un directeur pour un haras établi à Montreuil, on le trouva aussitôt dans la personne du prétendant Jacques. Et bientôt un mariage réunissait dans un éternel lien les deux ressortissants d'Albinen.

Malgré leur brillante situation, le lien natal, les horizons des glaciers, le décès des parents qui laissaient quelque héritage déterminèrent nos jeunes époux à retourner au pays.

Et l'officier du régiment de Courten déclara qu'il devait précisément leur rendre une visite sans retard et que la respectable compagnie était invitée à l'accompagner. Ce qu'elle fit un dimanche, où elle reçut une bonne et franche hospitalité dans la maison de Jacques.

Et la revue *La Lecture pour tous* termine en ajoutant que l'officier n'avait mis aucune exagération dans le portrait qu'il avait fait des époux, lesquels conservaient encore toute une provision de fraîcheur et même de tendresse.

Au dessert, l'ex-petite laitière de Madame Elisabeth chanta sa romance à ravir ; elle ne l'avait pas oubliée.

Il est vrai que la revue en question n'eut pas une existence bien longue.

Fribourg, novembre 1905.

Fr. REICHLEN.

